

Source	<i>Lectures</i> [En ligne]
Date	11 mai 2015
Signé par	Thaïs Bihour

Georg Simmel (1858–1918), philosophe et sociologue allemand éminemment inspiré des concepts philosophiques portés par Nietzsche et Kant, s'inscrit comme l'un des intellectuels les plus marquants de son époque, à l'instar de son contemporain Max Weber. Et ce jusqu'en 1916, moment où la Première Guerre mondiale, portée à son paroxysme, rend le poids des pertes humaines insupportable et achève ses espoirs d'une victoire allemande. Évincé durant sa carrière des hautes responsabilités universitaires de son pays, il obtient un poste à l'Université de Strasbourg. Ses œuvres auront alors une résonnance particulière en France, et notamment sur Henri Bergson – avec qui il entretiendra une correspondance avant que les affres de la guerre ne les séparent. Philosophe de la vie – on parle de *Lebensphilosophie* en allemand, la pensée de Simmel est dominée par l'idée d'avenir et de renouvellement permanent : ainsi, les événements de l'existence, même s'ils revêtent un aspect aussi extrême que la guerre, contribuent à réguler le corps social et à le faire évoluer – du moins durant les premières années du conflit¹.

L'ouvrage proposé se présente comme un recueil de huit textes parus entre 1914 et 1916, et dont l'ambition est d'« éclairer le champ intellectuel franco-allemand à l'épreuve immédiate de la Grande Guerre » (p. 7). Ordonnés ici de manière thématique plutôt que chronologique, les écrits de Simmel offrent une mise en lumière particulièrement à rebours de la pensée française à la même époque : à cause de la guerre qui oppose son pays à ses adversaires, bien sûr, mais bien plus encore, à cause des clivages qui se creusent au sein même de son courant de pensée philosophique. L'entente franco-allemande est brisée : le conflit ne se déroule plus seulement sur un front matériel ; il se fait aussi sur le front de la culture et des idées.

Ainsi, l'ouvrage s'articule en trois axes : une note d'édition ouvre la lecture ; elle permet de cerner aisément le propos défendu par l'auteur, le germaniste Jean-Luc Evard. Puis, se succèdent les articles : « L'idée d'Europe » (mars 1915) ; « Deviens ce que tu es » (juin 1915) ; « L'Europe et l'Amérique. Considération sur l'histoire universelle » (juillet 1915) ; « La crise de la culture » (janvier 1916) ; « La dialectique de l'esprit allemand » (septembre 1916) ; « Transmutation de l'âme allemande » (novembre 1914) ; « Éclairer l'étranger » (octobre 1914) ; et enfin « Bergson et le « cynisme » allemand » (novembre 1914). Le tout est enrichi d'un essai éclairant de l'auteur qui permet de combler les éventuelles lacunes historiques et philosophiques, indispensables à la compréhension des concepts distillés par Simmel.

Émancipé de toute tentation historiciste désireuse d'expliquer *a posteriori* les propos du philosophe, l'ouvrage ne propose pas de modifications ou d'interprétations ultérieures ; l'auteur, qui fait preuve d'une honnêteté et d'une grande rigueur scientifiques, ne garde que la version première des articles ou des conférences de Simmel, telle qu'elle était publiée dans la presse. Et c'est justement là que se situent l'intérêt et la richesse de ce travail : comprendre véritablement le point de vue de ce philosophe de la vie, face à cet événement si destructeur.

Il permet d'entrevoir les inquiétudes profondes qu'il nourrit envers l'Amérique et sa peur de voir l'Europe affaiblie, rongée par l'animosité. En effet, l'idée même de perdre l'« unité organique spirituelle que nous appelions « Europe » » (p. 11), est pour lui la plus éminente catastrophe que le conflit pourrait engendrer. Et dans sa défense obstinée et son patriotisme, Simmel la restitue dans une généalogie de grands penseurs – allemands, bien sûr : de Goethe, à Nietzsche en passant par Schopenhauer, telles sont entre autres les figures fondatrices de cette Europe, que tous les hommes de culture honorent. Pour autant, cet instinct de sauvegarde pour l'unité européenne, cache pour Simmel, un péril bien plus terrible : celui d'un monde dominé par la pensée et la culture américaine ; une domination que l'Europe elle-même, semble d'ailleurs façonner, s'affaiblissant dans un jeu de rivalités.

Ces textes aussi, dénotent un important rejet du matérialisme et de la vénération de l'argent devenu icône, et qui conduisent à la ruine de la culture. Simmel voit alors dans cette guerre, l'opportunité de redéfinir les notions de « fins » et de « moyens », influencées de manière négative par les temps de paix. Ainsi, le philosophe déplore que l'argent soit devenu une *fin* en soi, et non plus un *moyen* : alors qu'il servait à posséder l'objet désiré, c'est l'argent qui est devenu l'objet à posséder ; car « pour la conscience de l'homme moderne, manquer ne signifie pas manquer d'objets, mais seulement manquer de l'argent avec lequel les acheter. » (p. 32). Bien sûr, confiant d'une issue positive dans la philosophie vitaliste qui est la sienne, Simmel croit fermement que la guerre mènera à un renversement complet des valeurs.

Mais lire ces pages, c'est saisir aussi que la philosophie de Simmel au temps du conflit, c'est encore cet « élan vital » (p. 36) et cette certitude que la transmutation de l'esprit allemand est possible : transformée, lestée de tout ce qui l'appauvrit, l'Allemagne sortira assurément plus forte du conflit. Bien plus loin, c'est tout l'espoir en l'homme nouveau qui se matérialise à travers ces mots, celui que toute la nation allemande attend : son but, ce pour quoi l'Allemagne affronte ses adversaires, dépourvue du cynisme dont Bergson l'accusait².

Ici, les textes agissent comme des hérauts de la pensée du philosophe : contrairement à son adversaire français – Bergson, Simmel ne se présente pas comme un homme d'action³ ; ses écrits parlent pour lui. Déjà rejeté par ses pairs dans un climat antisémite, bridé dans son ascension universitaire au sein de son propre pays, il restera ainsi en marge, délaissant l'engagement actif au profit d'une contemplation intellectuelle des événements. D'ailleurs, à mesure que le conflit se prolonge, Simmel semble abandonner l'espoir si vif qu'il nourrissait pour la victoire allemande : ses écrits s'arrêtent en 1916, peu avant l'entrée en guerre des États-Unis, tandis qu'il meurt le 28 septembre 1918 – deux mois seulement avant la victoire des Alliés.

Au fond, toutes les thématiques mises en avant dans cet ouvrage sont des concepts clefs qui traversent les écrits de Simmel, et s'y retrouvent de manière cyclique : à la crise de la culture, répond l'américanisation de l'Europe et le dévoiement imposé par l'argent. Ce dernier étant lui-même un dommage collatéral de l'inversion tant décriée par le philosophe, des fins et des moyens dans l'esprit de l'être humain. Un ouvrage qui contribue donc à replacer habilement la pensée de Simmel au sein d'une époque trouble, qui en souligne les intertextualités et les jeux de miroirs antagonistes avec ses adversaires philosophes, tout en respectant les tensions et les aspirations profondes qui marquent son oeuvre de guerre.

Ainsi, malgré sa qualité et son mérite indéniables, cet ouvrage n'est pas aisément abordable à tout lecteur. D'une part, même si les textes sont traduits en français, la langue allemande d'origine n'en reste pas moins syntaxiquement complexe. Elle est aussi riche de concepts qui ne sont pas facilement exprimables dans la langue de Molière : la lecture n'en devient que plus ardue. D'autre part, une connaissance très approfondie du contexte de la Grande Guerre, tant philosophique, politique, religieux, qu'économique, est indispensable à la compréhension. Les écrits de Simmel font appel de manière constante, à des écoles de pensées philosophiques dont le lecteur ne maîtrise pas forcément tous les ressorts ; ils s'appuient aussi sur des événements qui remontent au-delà des années 1914-1918, et dont il paraît difficile de connaître en détails les subtilités. Des notes de bas de page, ici très parcimonieuses, auraient été d'une aide précieuse.

La dernière difficulté enfin, réside dans l'agencement des articles : il semble qu'une approche chronologique aurait été plus limpide. Cela malheureusement, constitue un frein à l'appréhension de la pensée globale de Simmel, et pour se rendre compte de son évolution parallèlement à l'avancée de la guerre, il faut alors s'émanciper de l'ordre imposé.

Un recueil passionnant mais complexe, qui s'adresse volontairement à un public ciblé, plus qu'à un lectorat amateur désireux de se familiariser avec la philosophie de Georg Simmel.

Notes

¹ À propos de la philosophie de Georg Simmel, nous conseillons la lecture de l'article : Javeau Claude, Georg Simmel : un aperçu, in Les Cahiers du GRIF, N. 40, 1989. Georg Simmel. pp. 41-47. En ligne : http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/grif_0770-6081_1989_num_40_1_1784

² L'affrontement entre Bergson et Simmel, fait l'objet d'un article intitulé : « Bergson et le « cynisme » allemand », présenté dans cet ouvrage, pages 73 à 75.

³ Dans sa contribution, Jean-Luc Evard explique bien l'engagement de Bergson durant la Grande Guerre, et la dualité dans laquelle il se trouve. En effet, quand la paix laisse place aux tourments, les intellectuels sont soumis bien plus que les autres citoyens à ce que l'auteur nomme la « variabilité ». Alors qu'on souhaite les voir affirmer leur position, on leur impute des responsabilités qui ne sont en aucun cas quantifiables : comme l'écrit si justement Evard, « les degrés de responsabilités ne sont prescrits nulle part [...] » (p. 80) ; pas même pour les intellectuels. Ainsi en est-il de Bergson qui n'avait pas d'obligation à s'engager, et qui a choisi de devenir un émissaire de la présidence du Conseil en 1917 : sa démarche consistait à convaincre les Etats-Unis de s'engager dans la guerre. Au fond Bergson se situe dans cet entredeux des personnalités intellectuelles publiques qui ont revêtues une double étiquette : à la fois active dans leur prise de position, mais aussi passive, par leur vie à l'écart du front.